

elle me consola par de bonnes paroles.

Dès que je fus prête, elle me conduisit à la sacristie, où M. le Curé lisait son bréviaire; il s'interrompit aussitôt, me bénit en me traçant une petite croix sur le front et je sentis que sa main tremblait.

Elle tremblait encore, quand il donna, à Julie, un paquet ficelé de cinq eachets de cire rouge.

—Voilà, dit-il vous remettrez cela à Mme la Directrice, afin qu'elle le lui rende le jour où elle quittera l'établissement. Ce sont les portraits de ses parents, le seul moyen qu'elle ait de se faire reconnaître par eux si la Providence, dans sa sagesse, veut bien réunir, comme je le lui demande, ceux qu'Elle a si brusquement séparés.

Il me regarda alors, avec une infinie pitié en murmurant: "La pauvre enfant! La pauvre enfant!"

Puis, levant les yeux sur le Christ de bois accroché à la muraille, il ajouta avec foi:

"Seigneur, je vous en prie, vous qui prenez soin du passereau, n'abandonnez pas l'orpheline."

Au dehors, les chevaux de maître Sorbe piaffaient d'impatience, il fallait partir.

Julie et moi, nous montâmes dans la diligence.

Clic-clac! Hue, Dia! En Avant!

L'équipage qui avait conduit ma pauvre mère à la tombe, m'entraînait, à cette heure, vers une vie de misère et de douleur.

"O mon Dieu, vous qu'on appelle le "bon Dieu, pourquoi permettez-vous "que les mères meurent en laissant, ici- "bas, de petits orphelins!"

Nous voyageâmes plusieurs jours de suite, sans aucun repos; enfin, Julie m'annonça notre prochaine arrivée.

—Ah! tant mieux, m'écriai-je en apprenant cette bonne nouvelle, mais au fait, où allons-nous, Julie, tu ne me l'as pas encore dit?

—A Roseray, mon trésor, répondit-elle évasivement.

—Pour longtemps?

—Je ne sais pas.

—J'aimerais mieux revenir à Fresnel, Julie.

—Hélas! si c'était possible! et en disant cela, Julie éclata en sanglots.

—Pourquoi pleures-tu, ma Julie, est-ce que tu vas me quitter, dis-je avec effroi?

—Il se pourrait, mon trésor, je suis vieille, voyez-vous, probable qu'on ne voudra pas de moi où je vous conduis.

—Mais, enfin, où me conduis-tu, ma petite Julie, où me conduis-tu?

Deux fois ses lèvres s'ouvrirent et se refermèrent; ce ne fut qu'après un pénible effort qu'elle laissa tomber ce mot si douloureux: "A l'asile!"

A son grand étonnement, je me mis à battre joyeusement des mains.

—Sèche tes larmes, Julie, sèche tes larmes. Je vais à l'asile, quel bonheur!

Autrefois, petite mère m'y conduisait souvent, je donnais du bonbon aux orphelines, et on me montrait toujours, le Jésus le beau Jésus de cire qui joint les mains et ferme les yeux.

Julie me regarda avec stupéfaction.

—Tu connais l'asile, me demanda-t-elle fébrilement, espérant avoir fait jaillir, de mon petit cerveau, une lueur qui si faible fût-elle, allait, peut-être, éclairer d'un jour nouveau, ma misérable destinée. Tu connais l'asile, mon trésor? où est-il? dis-le à ta Julie? Voyons, dis-le, pour me faire plaisir?

Elle joignait, devant moi, ses grosses mains noueuses, sillonnées de veines bleues; certes, elle ne devait pas mettre plus de ferveur, dans les prières qu'elle adressait au Seigneur.

Je réfléchis un instant et ébauchant un geste vague, je répondis, très fière:

—Il est là-bas, là-bas, derrière la montagne, chez grand-père et je m'arrêtai net, j'avais oublié le nom.

Comme M. le Curé, Julie répéta par deux fois.

"La pauvre enfant!"

Moi, sans comprendre pourquoi on me plaignait, je fermai les yeux afin de mieux revoir dans ses moindres détails l'asile vers lequel j'allais.

Je retrouvai d'abord les grandes